

# I

## Un mystérieux assassinat

*Michael*

Le duel, ou plus exactement la vendetta, qui nous mit aux prises, Norman Greyes et moi, Michael Sayers — plus connu sous de nombreux pseudonymes —, débuta il y a quelques années, le matin du 3 novembre, alors que je quittais mon domicile particulier de Brixton pour aller prendre le train de Londres. Là, sur la chaussée, je me trouvai inopinément devant une alternative de vie ou de mort.

À dire vrai, je fus pris par surprise. Je me flatte de connaître soit personnellement, soit de réputation, tous les agents de Scotland Yard. J'étais persuadé, à cette époque, qu'il n'y en avait aucun dans cette institution si décriée — mais du point de vue des malfaiteurs si admirable — capable de pénétrer les secrets de ma vie journalière. Même les plus perspicaces me semblaient incapables de dépister sous l'honnête apparence de Thomas Pugsley, représentant en cuirs et peaux dans St. Thomas Street, Bermondsey, et menant une vie irréprochable dans son logement du 138 Woollerton Road, Brixton, le plus audacieux criminel des temps modernes. Aussi, lorsque je vis le sergent de police et ses deux acolytes en civil traverser la chaussée et venir vers moi, je compris qu'il y avait quelque chose de changé, qu'un élément nouveau menait le jeu. D'ailleurs, bien que n'ayant guère de temps à perdre en réflexions, un coup d'œil sur la fenêtre du n° 133 vis-à-vis me révéla une silhouette exécrée. Si je sortais avec succès du dilemme actuel, il me faudrait redoubler de prudence en avançant mes pièces sur l'échiquier de la vie. Je reconnus mon adversaire à l'instant même où il parut derrière le rideau. Quelques mèches grises éclaircissaient ses cheveux noirs, mais ses yeux perçants, sa bouche volontaire, sa longue figure anguleuse n'avaient pas changé. C'était là, sans doute possible, l'homme redouté dont nous avions fêté, trois ans auparavant, par un dîner intime au Café Royal, la retraite prématurée de Scotland Yard. Je ne comprenais que trop bien la raison qui le poussait aujourd'hui à reprendre du service et je me jurais que si j'étais jamais l'arbitre de sa destinée, je ne lui ferais pas de quartier.

La rue était courte et aboutissait à une voie transversale d'ordinaire très fréquentée. Toutefois, à cette heure matinale, les passants étaient rares. Comme il devait ressortir de l'enquête, peu de gens furent témoins des événements qui se succédèrent en l'espace de quelques secondes. Mon principe est que l'attaque rapide constitue la meilleure forme de défense. Aussi, au moment où l'inspecteur m'abordait et ouvrait la bouche pour me signifier de le suivre, je lui tirai une balle à bout portant dans l'épaule droite. Il serait tombé si ses compagnons ne l'avaient reçu dans leurs bras. Pendant qu'ils l'asseyaient contre un mur, sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, je tournai au coin de la rue et disparus dans la cabine téléphonique du bureau de poste.

J'ai toujours soutenu que la compagnie du téléphone est un organisme injustement calomnié et, cette fois encore, je vérifiai le bien-fondé de mon opinion. Il ne me fallut pas trente secondes pour obtenir la communication avec le numéro 1000 HOP et donner mes instructions pour la journée à mon garçon de bureau, dont la tâche quotidienne était d'épousseter et de ranger des échantillons de cuir, à dire vrai assez peu utilisés. Ensuite, je m'appliquai à quelques manœuvres, assez peu orthodoxes mais fort ingénieuses, qui maintes fois m'ont aidé à conserver ma liberté. Je retournai mon manteau noir qui devint un vêtement de sport à martingale, rentrai mon pantalon dans les guêtres de cuir jaune qu'il dissimulait jusqu'alors, puis, abandonnant mon chapeau melon dans la cabine, le remplaçai par une casquette de drap. Il ne me restait plus qu'à arracher, non sans regret, les magnifiques moustaches noires ajustées sur mon visage par la main d'un artiste, à mettre des lunettes, puis à sortir de mon réduit.

Il y avait dans la rue un mouvement inusité qui attirait toute l'attention de la jeune employée des postes. Elle tourna vers moi un visage criblé de taches de rousseur et un regard distrait.

— Le téléphone ne marche pas mieux, dis-je en plaisantant. J'ai bataillé dix minutes pour obtenir deux communications.

Elle m'écoutait avec indifférence, bien plus intéressée par l'agitation à l'extérieur.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, un incendie ?

— Je ne sais pas, dit-elle. Avez-vous payé vos deux communications ?

Je le lui affirmai et quittai le bureau. Il y avait un rassemblement dans Woollerton Road et une voiture d'ambulance arrivait à toute allure. Je flânai un moment sur le boulevard avant de rencontrer un taxicab, le hélai, puis hésitai un moment en regardant le ciel.

— Va-t-il faire beau ? demandai-je au chauffeur.

Il réfléchit un instant.

— Je crois qu'il ne pleuvra plus aujourd'hui, patron, m'assura-t-il.

— Alors, conduisez-moi à la gare de Streatham Hill.

De Streatham Hill, je pris le tram électrique pour London-Bridge, là je montai dans un taxi, qui me mena à Waterloo Station, et sautai dans le train de 10 h 40 pour Brookwood. Après m'être attardé dans un hôtel pour prendre des rafraîchissements, je me fis conduire, par un autre taxi, à « Linkside », la maison de campagne d'un certain Mr. James Stanfield, située tout près du terrain de golf de Woking. William, mon maître Jacques, bêchait les plates-bandes du jardin et me salua avec l'indifférence rustique des êtres de son origine. Janet, sa nièce, me souhaita la bienvenue et accueillit ma visite avec ce respect et cette impassibilité correcte appris au cours de son premier apprentissage comme femme de chambre. Elle alluma le feu dans le petit salon et répondit par un aimable sourire aux quelques remarques que je fis. Toutefois, ce matin-là, plus que tout autre, je sentis un certain malaise vis-à-vis de Janet. Je l'observai en silence, tandis que penchée sur le foyer, elle attisait le feu. Son corset de campagnarde, ses vêtements mal ajustés n'arrivaient pas à dissimuler la perfection de ses formes. Son teint, la blancheur de sa peau, ses yeux perçants d'une couleur étrange, une masse de cheveux châtain bien brossés et aux reflets brillants en faisaient une femme vraiment séduisante. Elle se releva, se tint devant moi, attendant mes ordres, et bien que je ne sois guère sensible au charme féminin, je ne pus m'empêcher d'être frappé par la beauté exceptionnelle de cette fille.

— Tout s'est bien passé en mon absence, Janet ? Vous n'avez rien à me signaler ?

— Absolument rien, monsieur.

— Il n'est venu personne ?

— Si, le percepteur, qui voulait l'adresse de Monsieur à Londres.

— Vous la lui avez donnée ?

— Je ne la connais pas, monsieur, répliqua-t-elle tranquillement.

Je retirai mes lunettes pour en essuyer les verres. Je me vante d'être physionomiste, mais le flegme de cette fille me déconcerta.

— Je vous la laisserai avant de m'en aller, dis-je. Préparez-moi mon costume de golf et mes bas, je vous prie.

— Monsieur déjeunera-t-il ici ?

— Non ! je déjeunerais au golf-club, mais je rentrerai pour le dîner.

— Monsieur a-t-il quelque préférence quant au menu ?

— Faites pour le mieux.

Elle quitta silencieusement la pièce sans rien ajouter.

Quand je montai au premier quelques minutes plus tard, je trouvai, comme d'habitude, ma chambre admirablement tenue, mes vêtements de golf préparés sans la moindre omission. Je me débarrassai de l'attirail passablement hétéroclite dont j'étais affublé, me rhabillai avec soin et me dirigeai vers le club. Dans le couloir du restaurant, je rencontrai le secrétaire.

— Vous avez l'intention de jouer cet après-midi, monsieur ? me demanda-t-il.

— Oui, et j'avoue qu'un partenaire serait le bienvenu.

— Un joueur vient d'arriver, un handicap de quatre. Vous le trouverez dans la salle à manger.

J'ouvris la porte du restaurant. Là, assis tout seul à une table, je reconnus Sir Norman Greyes, celui-là même qui, quelques heures auparavant, guettait mon arrestation depuis une fenêtre dans Woollerton Road, Brixton.

*Sir Norman Greyes*

Je donnai ma démission à Scotland Yard au début de l'automne 19\*\* pour deux raisons. La première fut une cruelle injustice qui, sans me toucher personnellement, provoqua un très grand mécontentement parmi mes collègues. La seconde fut la mort inattendue d'un parent éloigné qui m'avait légué non seulement son titre de baronnet, mais également un revenu très appréciable. Je résiliai donc mes fonctions et passai trois années à voyager, surtout aux États-Unis. De retour à Londres, je ne tardai pas à regretter mon ancienne profession. D'ailleurs, il était visible que Scotland Yard avait perdu sa maîtrise de jadis sur le monde des criminels. Des vols audacieux, des crimes particulièrement odieux restaient mystérieux et impunis. Pour occuper mes loisirs à la campagne, je me mis à étudier le problème par dilettantisme, en me basant sur les récits de la presse et sur les renseignements que me donnait mon ami l'inspecteur Rimmington, un ancien collègue qui m'avait remplacé à Scotland Yard. J'arrivai très vite à me faire une opinion, mais la gardai jalousement pour moi, conscient que personne au Yard ne voudrait la partager. À mon avis, ces méfaits devaient être attribués à une seule personne, ou plutôt à une bande dirigée par un chef particulièrement habile et hardi. Poussé par l'instinct devenu chez moi, pendant les longues années passées au service de Scotland Yard, une seconde nature, je m'acharnai à dépister ce super-criminel. Au mois de novembre 19\*\* je commençai à croire que j'étais sur la bonne voie.

Trois attentats particulièrement audacieux venaient d'émouvoir l'opinion publique. Le premier fut le cambriolage de la joaillerie Henson et Watts, Regent Street, aggravé par la mort du gardien tué raide à son poste. Impossible de découvrir la moindre trace des bijoux volés. Ensuite, un employé de banque, transportant un paquet de valeurs au porteur, fut grièvement blessé sur la ligne Londres-Chatham-Douvres et son précieux chargement disparut. La victime guérit au bout de six mois, mais ne fut jamais capable de faire un récit cohérent de son aventure. Les valeurs furent négociées avec une grosse perte en Amérique du Sud. Peu après, Lord Wenderley fut assailli et grièvement blessé dans sa maison de Park Lane, un soir dans l'obscurité, sans qu'il lui fût possible de voir ou d'entendre les criminels. Ceux-ci disparurent sans laisser la moindre trace, emportant une magnifique collection de pierres précieuses non taillées. Dans mon esprit ces trois actes de brigandage, ainsi sans doute que quelques autres, s'associaient et me paraissaient émaner d'un même cerveau. Je me promis donc d'en découvrir l'instigateur et le jour vint enfin où je crus toucher au but. Inutile de donner le détail et l'enchaînement des faits, toujours est-il qu'au bout de trois semaines de recherches et d'observations, j'avais acquis la certitude que l'auteur de ces crimes était un certain Thomas Pugsley, en apparence un honnête représentant en cuirs et peaux, ayant son bureau dans Bermondsey et menant une vie des plus respectables à Brixton. L'enquête à laquelle je me livrai me révéla qu'il exerçait son métier avec une assiduité des plus douteuses. Ses fréquentes absences ne pouvaient nullement se justifier par des nécessités professionnelles. Ces absences duraient parfois plus d'un mois sans que sa logeuse, une femme éminemment respectable et certainement ignorante des antécédents, habitudes et moyens d'existence de son locataire, fût jamais pourvue de son adresse. Je louai une chambre dans le voisinage, m'assurai rapidement que tout ce qu'elle m'avait dit était exact et ceci, ajouté à différents détails qui vinrent corroborer mes soupçons, me décida de demander à Rimmington d'arrêter l'individu.

Jamais je n'ai vu entreprise plus maladroitement conduite. Le sergent et ses deux acolytes arrivèrent une heure en retard sur l'horaire prévu, accostèrent Pugsley dans la rue et purent instantanément se rendre compte du genre de canaille auquel ils avaient affaire. Le policier avait à peine prononcé trois mots qu'il chancelait, frappé d'une balle. Ses compagnons, après l'avoir appuyé contre un mur, se retournèrent vers le criminel. Celui-ci, bien entendu, n'avait pas attendu pour prendre le large avec une célérité et une adresse vraiment stupéfiantes. Son garçon de bureau, un type honnête mais parfaitement stupide, ne savait rien, sinon que son maître faisait de fréquents voyages pour améliorer ses affaires. Ses livres examinés avec soin ne donnaient mention d'aucune transaction commerciale. On trouva un compte à son nom dans une banque et un dépôt suffisant pour couvrir tous ses frais, mais quant à Thomas Pugsley lui-même, il avait été apparemment balayé de la surface de la terre.

Toutefois, le matin même où notre gibier disparut d'une façon remarquable après avoir blessé l'inspecteur, il m'arriva une aventure tout aussi curieuse. Dégoûté d'aboutir à cet échec après six mois d'observations et de recherches, je résolus d'oublier toute cette histoire et pris le train pour Woking avec

l'intention de jouer au golf. Le secrétaire du club me présenta à un propriétaire de la région, un certain James Stanfield, et nous fîmes tous deux une partie qui peut compter parmi les plus passionnantes de mon existence. Stanfield, bien que silencieux, était un fort agréable compagnon. Il pouvait avoir une quarantaine d'années et semblait un fanatique du golf. Chacun de ses coups était étudié, préparé avec un soin parfaitement ridicule, mais, je dois l'avouer, la balle allait au but avec une précision remarquable. Les drives n'étaient pas d'une longueur sensationnelle, mais suffisants pourtant pour ne pas le mettre dans l'embarras, et dans les quatre-vingts coups environ qu'il lui fallut pour compléter le round, pas un ne fut maladroit. J'étais déjà battu quand nous atteignîmes le dix-septième trou, et c'est au moment où nous nous tenions tous les deux sur le dix-huitième tee que survint l'incident qui devait rendre cette journée encore plus dramatique. À notre droite, le terrain était bordé par un groupe d'arbustes au travers desquels serpentait un sentier que mon compagnon me désigna comme menant à sa propriété. Un chien qui errait dans le taillis se mit tout à coup à aboyer avec insistance, et, intrigué par son manège, je fis quelques pas dans le petit bois. Mon partenaire qui était plus à gauche fut toutefois le premier à découvrir la raison de l'excitation du roquet. Il poussa un cri qui m'attira de son côté. Un homme était là, couché sur le dos, les bras étendus, un trou dans le front. Il était mort, mais son cadavre était encore chaud. Par extraordinaire, je le reconnus aussitôt. C'était un des deux policiers en civil que j'avais observés, quelques heures auparavant, dans leur malheureuse tentative pour arrêter l'homme qui se faisait appeler Thomas Pugsley.